

Bibliographie

MONUMENTS HISTORIQUES N° 110 PHOTOGRAPHIE ET ARCHITECTURE

Ce numéro consacré à la photographie dans ses rapports historiques, documentaires, esthétiques et symboliques avec l'architecture intéresse les historiens de la Provence à deux titres.

Par son iconographie d'abord : la couverture est un détail d'une très belle et éloquente photographie sépia de 1905 du pont transbordeur de Marseille, reprise à l'intérieur en son entier, hélas en gris, ce qui en modifie la lisibilité dénotative et les effets connotatifs ; on y trouve aussi une image du mur du théâtre antique d'Orange prise par Baldus lors de la « mission héliographique » de 1851 ; enfin de fausses cartes postales, dessinées d'un trait vigoureux par Justin Grégoire, mettent ironiquement en évidence comment la représentation d'un monument public comme la stèle aux morts pour la France d'Oppède ou d'un fragment de paysage provençal peuvent tourner à l'archétype (ou au stéréotype).

Ensuite par un solide article sur Charles Nègre, rédigé par Françoise Heilbaum, auteur par ailleurs du catalogue de la grande exposition consacrée à ce photographe à l'occasion des Rencontres Internationales de la Photographie d'Arles pendant l'été 1980. Charles Nègre, né et mort à Grasse (1820-1882), débuta dans sa carrière en photographiant, de sa propre initiative, et à ses frais, les monuments de l'espace qui va de Nice à Arles ; ces cinquante photographies, tout en dressant l'inventaire stylistique monumental de la région cherchaient à en dégager les formes essentielles d'une culture historique locale. Par la suite la carrière de Charles Nègre se déroula à Paris. Cependant en 1852-53 il revint photographier les monuments d'Arles, Montmajour, Saint-Gilles du Gard, Tarascon et Avignon. Faute de pouvoir obtenir des images d'intérieur, ce que les possibilités du médium interdisaient à l'époque, il se limita à des vues générales de l'aspect extérieur et des façades, ainsi qu'à l'enregistrement du décor sculpté dans ses détails caractéristiques. Bien que cet intérêt pour l'art médiéval, et, dans notre région, particulièrement pour l'art roman, participât du grand mouvement de curiosité romantique, nulle tendance dans cette enquête, en contrepoint avec les inspections de Mérimée, à l'interprétation imaginaire. Selon ses propres termes, Charles Nègre, se préoccupait d'« éviter les déformations perspectives et [de] donner au dessin l'aspect et la précision d'une élévation géométrique ». Le terme

de « dessin » est révélateur du souci de Charles Nègre de faire de la photographie un précis instrument d'information. Mais il savait, tout en exploitant l'aplatissement de l'espace sur l'image bi-dimensionnelle qui tire les images vers l'épure, jouer subtilement des effets de lumière pour la recherche d'un « effet imposant propre à donner au monument son vrai caractère et à lui conserver le charme poétique qui l'entoure ». Les bonheurs esthétiques ne sont donc pas pour lui contradictoires avec les exigences documentaires. La photographie devient un art sans sacrifier ses vertus de témoignage.

Dans cet ensemble d'articles riche en informations utiles sur les ressources que les Archives photographiques des Monuments Historiques mettent à la disposition des chercheurs¹, on retiendra encore la contribution de Paul Jay pour la finesse de ses remarques sur les fonctions psychologiques et sociales, affectives et métaphysiques de la photographie, et la présentation subtile et pertinente par Jean-Claude Lemagny d'images de haute qualité de quelques photographes pour qui l'architecture n'est que le prétexte à des discours originaux, formalistes ou métaphoriques. Cette photographie d'architecture ne vise plus l'enrichissement de notre savoir mémoriel mais l'ébranlement de l'imaginaire poétique. Ce n'est plus l'histoire des monuments qui se constitue ainsi sous nos yeux, mais celle de nos représentations.

Jean ARROUYE.

1. Sur ce sujet on consultera aussi l'éditorial d'André Chastel au n° 39 de *La Revue de l'Art*, 1978, repris dans *Chastel présente la revue de l'art*, Flammarion, 1980, coll. Champs.

Robert AMY et Pierre GROS, *La Maison Carrée de Nîmes, XXXVIII^e supplément à Gallia*, 1 vol. de texte de 211 p., avec 66 illustrations, et 1 vol. de 82 pl., Paris, éditions du C.N.R.S., 1979.

Les monuments que tout le monde connaît — les « trois étoiles » du Guide vert Michelin — sont aussi les plus mal connus des spécialistes.

C'est là comme une loi empirique de l'archéologie que le public ignore, parce que les rares initiés la cachent, comme un secret honteux : elle éclaire d'un jour trop cru la pauvreté de la recherche archéologique, qui n'a le plus souvent, ni les moyens humains, ni les moyens matériels d'entreprendre des études d'envergure, obligée qu'elle est de parer au plus pressé, et de sauver ce qui peut l'être de la pioche — ou de la pelleteuse — des démolisseurs.

Ces remarques peuvent sembler doloristes ; elles visent surtout à bien marquer l'intérêt, et ce qu'il faut bien appeler la singularité du travail de Robert Amy et Pierre Gros : il aura fallu attendre 1979 pour pouvoir disposer d'une véritable publication scientifique de la Maison Carrée, pourtant universellement connue et célébrée depuis longtemps.

*
**

L'entreprise est une réussite indéniable : c'est un plaisir de lire cet ouvrage clairement présenté, dont la réalisation matérielle est d'ailleurs remarquable — ce serait pure coquetterie que de relever les rares coquilles qui ont échappé à la vigilance des correcteurs, car le lecteur, comme on dit, rectifie de lui-même sans peine à chaque fois.

La séparation en deux volumes — un de texte et un de planches — est heureuse : elle offre sans doute l'avantage de permettre sans cesse de confronter le texte et l'image, mais, surtout, elle donne à la documentation graphique sa véritable dimension : le tome de planches constitue à lui seul un véritable dossier indépendant, immédiatement disponible, tel quel, pour des recherches complémentaires ou comparatives, même s'il ne prend tout son sens qu'à la lecture du texte qui l'accompagne.

Il faut ajouter — ce qui ne gâte rien — que c'est une joie pour l'œil de feuilleter ces 82 planches, qui se répartissent également entre clichés et dessins. Les uns et les autres sont dus, pour l'essentiel, à R. Amy, et présentent le meilleur d'une documentation rassemblée en près de vingt-cinq ans, qui est consultable dans son intégralité au Service d'Architecture antique d'Aix-en-Provence. Le grand format qui a été adopté a permis d'en assurer une bonne présentation : les réductions sont toujours satisfaisantes, et — chose rare — elles ont le plus souvent été exécutées à une échelle simple, qui permet au lecteur de faire sans peine les vérifications nécessaires (pourquoi cependant l'absence d'échelle métrique sur les restitutions, pl. 39-40 ?).

On pourra seulement regretter — car cela ne facilitera pas la tâche des bibliothécaires ! — qu'un format différent, plus réduit, ait été choisi pour l'autre volume, de texte, qui contient les contributions séparées de R. Amy et P. Gros.

C'est à R. Amy que sont dus les trois premiers chapitres (p. 13-108). La longue fréquentation qu'il a de la Maison Carrée et les facilités qui lui ont été offertes d'utiliser des échafaudages mobiles ou permanents lui ont permis pour commencer de donner une description que l'on peut sans doute tenir pour définitive. Il est douteux que l'on puisse ajouter à l'étude de ce qui est actuellement visible ou immédiatement restituable, s'il reste possible, à la faveur de recherches nouvelles, de faire des découvertes : je pense, par exemple, aux problèmes posés par le sous-sol, et à l'hypothèse de l'existence d'une cave antique à l'emplacement des caveaux médiévaux conservés aujourd'hui (p. 20-23), ou encore aux restitutions internes (p. 69-76), qui restent — et elles sont présentées comme telles — des conjectures, d'ailleurs fortement documentées ; peut-être la recherche les démentira-t-elle à l'avenir ? Mais le reste — c'est-à-dire l'essentiel — a été patiemment et fermement analysé, dans un travail dont l'un des moindres mérites n'est pas l'attention extrême qu'il a portée aux techniques de construction et aux pratiques de chantier, qui ont été décrites pour elles-mêmes (p. 78-83), mais aussi notées au fil de l'exposé, et souvent illustrées de dessins très explicites (ainsi, fig. 6, p. 26 ; 8, p. 30 ; 12, p. 34, etc.).

C'est l'occasion de remarquer sans cesse dans le monument des maladresses ou des malfaçons qui apparaissent aussi, de façon répétée, dans le deuxième chapitre, consacré aux dimensions du temple (exprimées en pieds de 0,2967 m de long) ; une fois clairement isolées et délimitées ces imperfections, apparaît alors l'épure idéale de la Maison Carrée, dont l'auteur, dans un troisième chapitre, tente de déterminer le tracé et les proportions.

C'est une étude qu'il fallait faire, et qui a été conduite avec prudence ; il faut dire pourtant que, comme bien des tentatives de ce genre, elle n'emporte pas totalement la conviction. R. Amy est bien conscient que toute reconstitution a sa part d'arbitraire, lui qui considère, p. 99, la hauteur de la Maison Carrée — 49 pieds — comme un « nombre impair, premier et carré de 7 », pour admettre, p. 105, que ce nombre « apparaît en fin de calcul comme le produit du hasard » ; aussi bien, le monument n'est-il que « le résultat de l'interférence de (...) diverses recettes » (p. 106) : sans doute ; mais est-il si sûr qu'elles aient toutes été identifiées ?

Ces dernières réserves n'enlèvent rien à la solidité d'un travail d'ensemble, sur lequel P. Gros s'appuie pour présenter ensuite, dans le copieux chapitre 4 (p. 109-176), une étude stylistique et comparée du monument. Un examen minutieux du plan, puis de chacune des parties du décor prise isolément, le conduit à chaque fois à dater le temple des premières années de notre ère, et à le placer, en tout cas, avant les années 5-6.

Mais c'est trahir ce chapitre que de le résumer ainsi : mieux vaut renvoyer le lecteur au texte lui-même, où il trouvera, au fil d'une étude comparative serrée, des notations fines et ingénieuses, par exemple sur la persistance en Narbonnais d'influences artistiques orientales, ou sur la traduction locale des schémas architecturaux élaborés à Rome — le « centre du pouvoir » — par une tradition solidement enracinée qui « désigne cette province, à longue échéance, comme l'un des foyers vivants où se réanimera l'art romain » (p. 176) —, autant d'analyses qui ne surprennent pas de la part de l'auteur d'une thèse remarquée sur les *Aurea templa*, dont l'étude de la Maison Carrée faisait d'ailleurs, à l'origine, partie intégrante.

Un dernier chapitre est consacré à l'inscription dédicatoire du temple (p. 177-194). R. Amy, qui a pu dresser un relevé détaillé des empreintes laissées sur la pierre par les trous de fixation des lettres de bronze disparues (l'admirable planche 41), y démontre de façon définitive que la Maison Carrée n'a connu qu'une dédicace, aux « princes de la jeunesse », Gaius et Lucius Caesar, et non deux dédicaces successives, comme on tendait à le penser depuis Espérandieu : c'est sûrement l'acquis le plus sûr et le plus précieux de son travail, si riche pourtant par ailleurs. P. Gros en tire ensuite, avec beaucoup de finesse, des conclusions plausibles pour l'histoire du monument : une première dédicace, vers 2-3 de notre ère, aurait été complétée en 4-5 par la mention *principibus iuuentutis*, qui équivaut à une divinisation des jeunes gens disparus, adjonction qui marque « la foi confuse en une survie divine et le désespoir latent d'une colonie, dès lors privée de son meilleur garant » (p. 194).

*
**

Cette seule citation montre que l'étude épigraphique, — comme, du reste, l'étude stylistique — ouvrent sur de larges perspectives ; on ne peut s'empêcher de regretter que les deux auteurs n'aient pas pu, ou pas voulu, aller plus loin encore.

Ainsi, ils ont choisi de juxtaposer leurs contributions, ce qui présente l'avantage de faire de chaque partie de l'étude un ensemble cohérent, lisible séparément, et que conforte la lecture des contributions voisines ; il aurait peut-être été préférable, cependant, de fondre le tout au sein d'un seul exposé : ainsi auraient été évitées les redites (comme, par exemple, dans l'étude des chapiteaux, un peu « impressionniste », à mon sens, dans l'analyse de R. Amy, p. 46-52), et l'ensemble aurait encore gagné en force, les remarques éparses pouvant dès lors être systématiquement regroupées.

Mais c'est surtout sur l'histoire même de la Maison Carrée que l'on aurait aimé avoir plus d'éclaircissements : le temple n'est pas né sur un sol vierge, comme le montrent les résultats d'un sondage qui est publié en annexe (p. 198-200), mais les données de cette fouille laissent le lecteur sur sa faim, et il faut espérer

que la recherche permettra, à l'avenir, d'éclairer d'un jour nouveau la genèse d'un monument qui a joué dans l'urbanisme nîmois un rôle si essentiel qu'on s'étonne d'ailleurs de ne le voir nulle part rappelé : il n'est pas inintéressant de se demander pourquoi la Maison Carrée est le seul temple antique de Gaule qui ait été aussi bien conservé.

Sans doute J.-Ch. Balty avait-il consacré une grande partie de ses *Etudes sur la Maison Carrée de Nîmes* (Bruxelles, 1960), à l'histoire du monument de l'antiquité à nos jours, et les auteurs ont-ils pris soin d'indiquer qu'ils n'entendaient pas refaire son œuvre (cf. par exemple p. 13) ; il reste pourtant qu'ils ont eux-mêmes éprouvé la nécessité, par exemple, n. 29, p. 29, de redonner un bref historique des transformations de l'édifice ; cela méritait mieux à mon sens, et aurait pu faire l'objet d'un véritable chapitre séparé, d'autant qu'en rassemblant systématiquement les notations éparses dans sa publication, R. Amy aurait pu ajouter au travail fondamental de J.-Ch. Balty tout ce que l'étude du monument lui a appris sur la transformation du temple en église au XVII^e siècle, puis sur ses restaurations par les Monuments historiques : cela aussi fait partie de l'histoire du monument, entendue au sens large du terme. Mais c'est sans doute là rêver à un autre livre, quand la préface de P.-M. Duval, p. 7, avertit le lecteur que c'est « le temple, et le temple seul, qu'il s'agissait de comprendre, de dater et de publier ».

J'espère avoir montré que les deux auteurs ont rempli — et au-delà — le contrat qui leur était ainsi fixé. Leur publication fera date ; elle est plus qu'un instrument de référence désormais indispensable, et ce n'est pas l'un de ses moindres mérites que de donner à rêver sur tout ce que l'on pourrait, à partir d'elle, continuer à écrire autour de la Maison Carrée.

Jean GUYON.

Gabriel FOURNIER, *Le château dans la France médiévale, essai de sociologie monumentale*, Paris, Editions Aubier (Collection Historique), 1978, 400 pages.

Professeur d'histoire médiévale à l'Université de Clermont-Ferrand, Gabriel Fournier donne un ouvrage qui est le résultat d'une longue familiarité avec le phénomène de l'habitation fortifiée et du château. On sait qu'il a eu maintes fois l'occasion d'en traiter en l'abordant dans un sens différent de l'approche monumentale ou archéologique habituelle. Dans sa thèse intitulée *Le peuplement rural en Basse-Auvergne pendant le haut Moyen Age*, il avait déjà montré sa sensibilité à évaluer les données architecturales en tant que révélateurs d'une vie sociale, à décrire et décoder la topographie rurale dans ses traces récentes pour tenter de restituer le paysage bâti à une époque obscure de son évolution. Plus récemment, le livre *Châteaux, villages et villes d'Auvergne au XV^e siècle*

d'après l'*Armorial de Revel* témoignait d'une méthode et d'un souci identiques qui consistent à comprendre des vestiges archéologiques et topographiques d'après la seule observation externe, en s'aidant cette fois de l'iconographie. Gabriel Fournier a maintes fois montré la valeur de cette archéologie « douce », non destructrice, qui confronte habilement toutes les données documentaires, en incluant étroitement l'étude du terrain. On se souvient de l'exemplaire commentaire qu'il a réalisé du château du Puiset. De même, la connaissance qu'il possède du haut Moyen Âge lui permet de manifester son intérêt pour des formes anciennes de fortifications rarement mentionnées ailleurs que dans l'enseignement universitaire ou des revues spécialisées. L'histoire du château, ou de l'habitat fortifié n'a longtemps commencé, en France, qu'avec le pseudo-donjon de Langeais. On passait ainsi sous silence du même coup le passé carolingien si peu éloigné et tout le phénomène du château de terre, oublié et présent pourtant à Langeais même. Le sujet est à l'heure actuelle l'un des thèmes essentiels de la recherche en archéologie médiévale dans toute l'Europe occidentale. C'est de tout cet apport que l'auteur fait bénéficier son lecteur, en lui faisant parcourir aussi de manière alerte les chemins mieux connus et mieux balisés maintenant de l'histoire sociale. Mais c'est aussi la première fois où les deux extrémités sont tenues, aussi curieux que cela puisse paraître à des spécialistes d'autres sciences humaines. Le projet se situe donc d'emblée dans une perspective historique originale, sensible à la réalité matérielle et au pragmatisme.

Le livre est conçu en trois parties, qui sont, il faut le dire, relativement déséquilibrées. La première concerne le haut Moyen Âge. Elle est rédigée en 38 pages. On prend, en la lisant, conscience de l'ampleur de la documentation réunie, présentée pourtant sans ostentation. Mais on se prend à méditer aussi sur une certaine ambiguïté de ce château, conçu de manière extensive pour permettre de rassembler toutes sortes de données, intéressantes, sur tous les phénomènes de fortification. On voit en effet apparaître le site de hauteur « refuge » ou bien d'autres types de fortifications collectives, telles les enceintes élevées autour des monastères. Cela semble un peu mentionné aux dépens d'autres formes aussi importantes dans la vie sociale, telles les résidences aristocratiques, royales ou impériales, qui présentent des aspects plus ou moins fortifiés, mais sont plus proches par leur fonction, de la notion moderne de château. Une grande part de l'histoire de l'antiquité tardive et du haut Moyen Âge disparaît ainsi, dont quelques textes néanmoins et quelques données archéologiques et topographiques montrent qu'elle n'est pas sans importance dans la genèse du château roman. Ces phénomènes de continuité semblent plus importants à suivre que de relever l'impact normand dans la résidence du *x^e* siècle, même dans le duché. Les *villae* de Sidoine Apollinaire ou de Venance Fortunat n'étaient pas seulement des résidences fortifiées. Leur tradition architecturale et le mode de vie qu'elles traduisent ne sont pas sans traces nombreuses sur la conception de la *villa* carolingienne ou romane. Pourquoi, selon une tradition un peu trop romantique, réduire l'image du château à celle de la fortification ?

La seconde partie représente l'essentiel du livre, avec un texte de 160 pages, particulièrement denses et documentées. Un premier chapitre rappelle d'abord

les grands traits de l'évolution architecturale, entre le XI^e et le XIII^e siècle. Partant de l'architecture de terre, l'auteur évoque d'abord le château à motte, en passant malheureusement sous silence l'existence de cette forme particulière qu'est l'enceinte castrale. Définition, problèmes d'origines, et chronologie sont tour à tour discutés. Puis est envisagée l'introduction de la maçonnerie. Il était ensuite normal de ne faire qu'un discret rappel de l'histoire architecturale du XII^e et du XIII^e siècle. Suivent les deux chapitres les plus originaux, les plus nouveaux et les plus utiles qui sont intitulés *Châteaux, pouvoirs politiques et structures sociales*, puis *Châteaux, occupation du sol et villages*. Tous deux figureront désormais parmi les pages à lire. Mais une remarque d'ensemble s'impose alors sur la conception du livre, dont le titre est peut-être trop imprécis. En effet, le château médiéval serait-il, à l'image de ce qu'on a dit de la France, exclusivement rural ? Pourquoi avoir systématiquement écarté la ville ? On aurait aimé que soit décrite la manière dont le château a trouvé sa place topographique et politique dans l'organisme urbain, et suivre l'histoire de ces retrouvailles de la ville et de la résidence, conflictuelles peut-être dans un premier temps, puis discontinues et incertaines, mais tellement destinées à marquer notre paysage.

La fin du Moyen Age a visiblement moins intéressé l'auteur. Elle est traitée en 30 pages rapides ou allusives. On y trouve cependant des indications sur certains domaines récents de la recherche, comme la maison forte. Le thème du château est également débordé par un passage sur la fortification villageoise. On peut un peu regretter que tout ce qui touche à l'aspect résidentiel, au domaine de l'agrément et des arts ait été aussi rapidement évoqué. La vie au château est aussi un art de vivre, et à ce titre est image sociale.

A un moment aussi où l'histoire des mentalités et des représentations mentales est à l'honneur, on aurait souhaité que soit abordée une réflexion sur l'image et l'imaginaire du château. Dans le développement architectural, il semblerait intéressant de s'interroger sur les résonances réciproques entre l'image du bâti et le bâti lui-même. A côté de raisons militaires, pas toujours aisées à analyser, il faudrait déterminer comment le rôle de l'apparence, dépassant l'idée symbolique dont on a pris maintenant l'habitude de parler, a pu être le moteur de certaines genèses, comme celles du donjon carré, parfois image de ville, ou de la motte, et un stimulant dans l'évolution des formes. Il est vrai qu'archéologues et historiens de l'architecture castrales n'ont pas encore vraiment écrit ces pages. On le ressent un peu comme une carence.

Des remarques rapides et faciles ne peuvent et ne doivent remettre en cause la valeur d'un ouvrage d'une élaboration si soignée, résultat d'une longue fréquentation des monuments et des textes. Un travail aussi riche et détaillé ne peut en effet couvrir tous les domaines de la curiosité plus prompte à voire les questions qu'à trouver des réponses. D'une écriture vigoureuse et très claire, le livre ne sacrifie jamais à la facilité du déjà-vu ou du déjà-écrit. On s'en rend compte par exemple avec la documentation graphique réunie. Elle vient illustrer, selon la méthode chère à l'auteur, certains des textes qui ont été rassemblés

en fin d'ouvrage. Ce choix a été réalisé sans souci des exemples très connus, toujours dans le sens de la difficulté que s'est imposée le rédacteur, et de l'effort qu'il demande à son lecteur pour profiter d'un livre qui, surtout dans sa partie centrale, dépasse les caractéristiques d'un manuel, et répond au souhait exprimé dans l'introduction de provoquer la discussion une fois sa richesse assimilée.

M. FIXOT.

Roger LECOTTE, *Chefs-d'œuvre de compagnons*, photographies en couleurs de François-Xavier Bouchart - Préface de Barret et Gurgand - 80 pages - Chêne - Hachette 1980.

La Provence a toujours tenu une place particulière dans le compagnonnage. Surtout pour les adeptes de l'une des deux principales sociétés, les Compagnons du Devoir ou Devoirants, enfants de Maître Jacques (l'autre étant celle des Compagnons du Devoir de Liberté ou Gaveaux, enfants de Maître Salomon), pour qui le pèlerinage à la « montagne merveilleuse » de la Sainte-Baume était l'un des actes obligés du Tour de France. La légende voulait qu'après l'achèvement du temple de Salomon, Maître Jacques, tailleur de pierres et « père » des Compagnons du Devoir, soit venu s'y réfugier et qu'il y ait été assassiné après la trahison d'un de ses disciples qui joua auprès de lui le rôle de Judas auprès du Christ. Les Devoirants qui sont passés à la Sainte-Baume, particulièrement nombreux dans la première moitié du XIX^e siècle ont laissé leur nom sur le registre de la grotte et souvent leur trace dans la pierre comme on le voit aux fers à chevaux gravés par les maréchaux-ferrants de passage. A la Sainte-Baume on achetait ses « couleurs » et le prestige acquis était tel que, par exemple, les boulangers du Devoir avaient décrété : « tout compagnon ayant fait le pèlerinage à la Sainte-Baume a droit à une conduite générale ».

Pour tous les compagnons, quelle que soit la société à laquelle ils appartenaient, Marseille était un centre important et au XIX^e siècle, avec l'essor de la navigation maritime, multipliant les occasions de travail et de formation, elle fut le lieu de bien des rivalités. A Toulon les cordiers avaient réussi à installer leur « cayenne » au sein même de l'arsenal, situation révélatrice de l'importance accordée à leur profession.

On ne s'étonnera donc pas que les chefs-d'œuvre absolus du compagnonnage soient l'œuvre de Provençaux. Le plus célèbre, qui ouvre le livre, est du plus fameux des compagnons menuisiers, Agricole Perdiguier, dit Avignonnais la Vertu qui, en 1846, réalisa en noyer une maquette d'escalier à vis dont le fond hélicoïdal, taillé dans la masse, peut coulisser, et cela sans aucun jeu, prouesse technique insurpassée. Parce qu'il allie la simplicité, et presque la modestie, du projet à l'extrême difficulté de la réalisation, ce chef-d'œuvre est devenu légendaire.

A l'opposé est celui de Roux dit François le Champagne, menuisier à Marseille, qui mit 21 ans à achever un « temple » haut de 1,70 m, fait de 17.700 pièces de toutes les essences de bois précieuses utilisées à l'époque, assemblées de façon invisibles par des vis de buis, de corne ou d'os de sorte qu'on peut le déconter et le remonter. C'est que cette extraordinaire et cependant si harmonieuse réalisation, financée par l'ensemble des membres de l'association, avait pour but de démontrer la supériorité des Devoirants sur les Gaveaux.

C'est la même intention qui est à l'origine, en 1807, de la serrure d'Ange Bonin dit Lange le Dauphiné, à ceci près que cette fois-ci le défi professionnel prenait la forme d'une joute entre un représentant des Devoirants et un des Gaveaux, dont l'enjeu était le droit exclusif au travail à Marseille pour l'une des sociétés. Bonin et son rival furent enfermés chacun dans un local ne communiquant avec le monde extérieur que par un guichet, gardé nuit et jour par deux compagnons de la société opposée. Chacun avait à sa disposition une forge, une enclume, un étau, des marteaux et, comme matériaux, de l'acier et une patte d'ancre en fer massif d'où il fallait tirer de quoi faire la serrure, mais d'abord de quoi fabriquer les outils nécessaires à sa réalisation. Après 18 mois Lange le Dauphiné produisit une serrure en forme de croix d'honneur dont le trou dessinait un N, ainsi que trois clefs ciselées de dauphins, aigle, couronne impériale, croix d'honneur, lyre, palmettes, etc., qui s'ajustaient si exactement au trou que, quand on en introduisait une, l'air comprimé faisait le bruit d'un pistolet. Ce chef-d'œuvre, orgueil de la Société du Devoir, a été perdu dans les bombardements de Marseille en 1944.

On voit par ces exemples que les chefs-d'œuvre de compagnonnage pouvaient remplir plusieurs fonctions. Ces chefs-d'œuvre « de défi », réalisés par des compagnons reconnus par leurs pairs comme les premiers en excellence, ne sont pas du même ordre que les chefs-d'œuvre « de réception » ou ceux « de retraite ». On peut aussi classer les chefs-d'œuvre, en dehors de leur spécificité de métier, selon les circonstances de leur création ou selon les fonctions socio-culturelles remplies, ou encore du point de vue de la théorie de la communication, car chacun est un manifeste, un message. Du point de vue de l'émetteur il s'agit d'obtenir la reconnaissance de ses pairs, de démontrer les capacités acquises, morales (persévérance) et techniques (chaque chef-d'œuvre est comme un inventaire de toutes les difficultés possibles du métier et de tous les tours de main qui permettent de les résoudre) et de proposer l'œuvre comme exemple et source d'émulation (les futurs réalisateurs qui font leur tour de France vont de cayenne en cayenne contempler les chefs-d'œuvre de leurs aînés). Le chef-d'œuvre témoigne aussi de l'efficacité de l'initiation reçue, illustre les vertus acquises et appelle les autres à s'adonner à leur tour à cette mystique de la perfection. Loin d'être « insensé », selon un mot malheureux des préfaciers Pierre Barret et Jean-Noël Gurgand (auteurs par ailleurs, à partir d'un pot-pourri d'extraits de mémoires de compagnons, d'un livre qui retrace les circonstances et les motivations du Tour de France : *Ils voyageaient la France, vie et traditions des Compagnons du tour de France au XIX^e s.*, Paris, Hachette, 1980), le chef-d'œuvre est abondam-

ment pourvu de significations professionnelles, sociales et spirituelles. C'est un ex-voto de la religion du travail.

Roger Lecotté, après une introduction d'une vingtaine de pages qui expose très clairement la place du chef-d'œuvre dans l'histoire du compagnonnage et dans la vie des compagnons, a rédigé de précises notices pour tous les chefs-d'œuvre photographiés, plus de 50. Evidemment le sens originel de ces chefs-d'œuvre sera perdu pour le lecteur moyen qui ne dispose ni de la compétence professionnelle permettant de mesurer leur originalité et inventivité techniques, ni des acquits initiatiques assurant la reconnaissance des valeurs symboliques qu'ils illustrent. Mais ces images toujours admirables ne toucheront pas seulement son regard, elles émouvront aussi son imagination.

Jean ARROUYE.

- X. BARRAL I. ALTET, B. BEAUJARD, J. BIARNE, N. GAUTHIER, J. GUYON, J.-Ch. PICARD, L. PIETRI, *La topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines à la fin du VII^e siècle*, fasc. 2 (Angers, Carpentras, Venasque, Lyon, Marseille, Orléans, Riez, Saint-Paulien, Le Puy, Sens, Toul), 147 pages et 1 cahier de plans, s.l., 1980. (Publié par le Centre Alfred Merlin et le Laboratoire Lenain de Tillemont de l'Université de Paris-Sorbonne, le Centre de Recherches sur le Christianisme Antique de l'Université de Créteil, et l'U.E.R. d'Histoire de l'Université d'Aix I.)

Trois centres de recherches parisiens ont entrepris une enquête sur la christianisation de l'espace urbain dans l'Antiquité tardive et au Moyen Age. Les notices qui en résultent, fondées sur une analyse critique des textes et des données archéologiques, précisant la répartition, la chronologie et la destination des édifices suscités par la diffusion de la foi chrétienne jusqu'aux temps carolingiens seront rassemblées ultérieurement dans un ouvrage d'ensemble, qui prépare la publication de cahiers de présentation modeste, mais soignée, en tirage offset. Le premier fascicule, paru en 1975, concernait des villes d'entre Loire et Rhin. Depuis cette date, l'U.E.R. d'Histoire d'Aix est venue s'ajouter à l'équipe et a pris une part active, avec P.-A. Février et J. Guyon, à la réalisation de ce second cahier où la France du midi tient une place de choix. On trouvera dans ce volume des études consacrées à Carpentras et Venasque (J. Biarne), Marseille (J. Guyon) et Riez (J. Guyon).

Chaque notice s'ouvre par une bibliographie sélective répartie en trois rubriques : généralités, topographie chrétienne et sources, assorties, le cas échéant, et surtout dans cette dernière partie, de brèves mises au point critiques. Un premier chapitre présente rapidement l'évolution du cadre urbain dans la période considérée, dans un bref exposé, dense mais clair qui dresse, de façon critique, l'état des connaissances et des hypothèses. Le second chapitre, qu'illustrent les

plans réunis dans un cahier distinct, ce qui facilite la consultation, est consacré à la topographie chrétienne. L'étude des bâtiments conservés ou attestés par les textes et la tradition est précédée d'une courte mise au point sur l'introduction et le développement de la foi évangélique dans chaque cité. Particulièrement précieux sont ici l'examen critique du problème, récemment renouvelé, des parties basses de Saint-Victor de Marseille et l'analyse des données littéraires et épigraphiques relatives à la basilique funéraire de Maxime à Riez¹.

N. COULET.

Marie-Hélène FROESCHLE-CHOPARD, *La religion populaire en Provence orientale au XVIII^e siècle*. Paris, Beauchesne, 1980, 418 p., nomb. cartes et ill.

M.-H. Frœschle-Chopard, déjà bien connue comme l'une des spécialistes de la religion populaire et de la vie religieuse en Provence orientale, publie, avec une importante préface de M. le professeur A. Dupront, sa thèse de 3^e cycle qui se caractérise à la fois par sa précision, sa rigueur et par l'élégance de sa mise en forme. Son champ d'investigation, réduit aux diocèses de Vence (20 paroisses) et de Grasse, lui permet une étude relativement exhaustive de secteurs complémentaires, appuyée sur une documentation très variée mettant en jeu aussi bien des textes d'archives (parmi lesquels les irremplaçables visites pastorales) que l'iconographie. Elle articule son ouvrage en trois parties qui correspondent en fait à trois études convergentes, pour essayer de cerner ce phénomène complexe et difficile à définir exactement qu'on appelle « religion populaire ».

« L'Univers du sacré » porte sa réflexion sur les rapports, dans l'espace religieux paroissial, aussi bien entre l'église principale et les chapelles du terroir qu'à l'intérieur de l'église paroissiale entre les diverses dévotions. Elle met en évidence une véritable hiérarchie faisant passer au premier plan les cultes contre-réformés et rejetant au bas de l'église ou aux chapelles rurales les saints thaumaturges et thérapeutes traditionnels, auxquels reste pourtant très attachée la masse.

La seconde partie est consacrée aux confréries. L'auteur montre que l'attitude ecclésiastique officielle apparaît extrêmement différente selon les types de confréries. Les confréries de pénitents, parmi les plus « populaires », sont en même temps les plus suspectes aux yeux de l'évêque qui considère que leurs membres ont un peu trop tendance à faire « bande à part », par ex. pour les offices dominicaux, alors que le mouvement réformateur tente de tout unifier dans

1. Pour consulter ou se procurer ce fascicule s'adresser à P.-A. FÉVRIER, U.E.R. d'Histoire, 29, av. R.-Schuman, Aix.

le cadre paroissial. En outre, les pénitents gardent une série d'attitudes et de pratiques « non conformes », avec des activités trop autonomes (parfois en partie nocturnes : toujours mal vues des supérieurs religieux) mêlant, à leurs rangs des femmes (dont la présence au milieu d'hommes ne paraît jamais innocente), etc.

La politique épiscopale, allant dans le sens de la rigueur et de l'austérité, réprovoque également la manière populaire de célébrer certaines fêtes, spécialement les « romérages » et fêtes votives, pendant lesquels le peuple commet toutes sortes d'« abus », c'est-à-dire donne autant d'importance à l'aspect ludique de ces réunions, voire aux danses, qu'à la procession proprement dite, dont la mixité de fait accroît le caractère équivoque (et non sans raison parfois).

Etudiant enfin les « différents degrés de dévotion populaire », l'auteur analyse différents aspects de la vie religieuse. Il est impossible, pour le XVIII^e siècle et l'époque classique en général, de dissocier élite et peuple : mêmes lieux, mêmes pratiques, mais elle procède au repérage de différentes strates où s'exprime la piété populaire. Celle-ci garde pour la hiérarchie des attitudes trop peu respectueuses et maintient les éléments d'une autre culture, en dépit des tentatives de « normalisation » des clercs tendant à circonscrire le « sacré » dans des lieux et des pratiques précis et balisés, d'où la spontanéité et le « désordre » soient bannis.

Bien plus riche que cette sèche nomenclature, cet ouvrage vient heureusement compléter l'importante série de travaux antérieurs sur la religion méridionale et nous semble apporter au chantier, aujourd'hui encombré, de la religion populaire, des matériaux plus solides et une méthode plus sûre que bien des livres qui se sont multipliés sur ce thème. Il faudra en tous cas l'avoir lu.

Marcel BERNOS.

Robert SAUZET, *Contre-Réforme et Réforme catholique en Bas-Languedoc. Le diocèse de Nîmes au XVII^e siècle*. Paris-Louvain, Publ. de la Sorbonne, série « N.S. Recherches » 30, 1979, 524 p., 16 cartes, tableaux, graphiques.

Depuis une vingtaine d'années les études sur la réforme catholique se sont multipliées. La thèse de R. Sauzet sur un diocèse voisin d'outre-Rhône se montre l'une des plus originales de celles qui ont paru. On garde souvent une vision un peu manichéenne des rapports entre papistes et huguenots dans la France du XVII^e siècle : victimes d'un côté (même si on les croit dans l'erreur), oppresseurs de l'autre... En Languedoc, les circonstances sont autres. Dans bien des paroisses, les réformés sont majoritaires ; parfois ils occupent un statut économique supérieur, et sont donc souvent en situation de force. Collectivement d'ailleurs, les réformés, omniprésents, ont la capacité de s'attaquer aux bâtiments de culte, d'usurper, pendant les guerres de religions, des biens ecclésiastiques, etc.

R. Sauzet montre pourtant que l'Eglise de Nîmes était au début du xvii^e siècle moins ruinée qu'on ne l'a prétendu et même que sous un évêque réformateur, Pierre de Valernod, elle était en cours de restauration. Pour lui, le siècle se partage en trois périodes à peu près égales avec d'abord « la fin des troubles et la première renaissance catholique » jusqu'aux guerres de M. de Rohan (1629) ; puis il décrit « les combats incertains de la Contre-réforme » jusqu'à l'avènement de Louis XIV (1661) ; et enfin les « faux semblants de la reconquête et réalités de la réforme catholique » sous une série d'évêques plus convaincus ou plus efficaces (2^e épiscopat de Cohon). Les problèmes sont complexes, les interférences politiques non négligeables. Par exemple, tous les évêques n'ont pas fait preuve d'un parfait loyalisme à l'égard de la monarchie, alors que les protestants refusaient de se joindre à la révolte du gouverneur de Languedoc, Montmorency.

L'auteur rappelle aussi que la coexistence pacifique a existé non seulement au stade de la vie courante (le commerce, les mariages « mixtes ») mais encore entre théologiens ou entre « militants caritatifs ». La pierre d'achoppement — dans les deux sens — ce sont les conversions allant jusqu'à provoquer des soulèvements populaires dans des cas d'enlèvements d'enfants. L'un des talents de Robert Sauzet est de ne pas s'en tenir aux grands courants ou aux grands problèmes mais d'être capable de rendre vivants certains personnages-clés, tel Cohon, cet évêque qui tint Nîmes par deux fois (1634-44 et 1655-70), portrait pourtant sans complaisance d'un « politique » qui n'en fut pas moins un réformateur.

La réforme catholique eut beaucoup à faire pour rebâtir ce qui avait été détruit et établir un clergé instruit et digne ; elle y parvint grâce entre autres aux ordres ou congrégations nouveaux : Jésuites, Capucins, Récollets, Doctrinaires. Les laïcs eux-mêmes vont reprendre de l'élan. Bien sûr, la révocation active la « reconquête » malgré le souci des responsables d'éviter la controverse. On multiplie les entreprises en favorisant les missions, développant les écoles, etc. Il n'empêche que malgré la pression royale, la région a conservé un taux de protestants huit fois plus élevé que la moyenne nationale.

Un livre donc stimulant parce qu'il corrige bien des idées reçues sur les rapports entre catholiques et protestants au xvii^e siècle, un livre bien présenté aussi avec une cartographie abondante et pleine d'informations, et d'une grande élégance d'écriture. Une des grandes thèses d'histoire religieuse de ces vingt dernières années.

Marcel BERNOS.

Grands Notables du Premier Empire. Alpes-Maritimes, Corse, Aude, Pyrénées-Orientales, Bouches-du-Rhône. Paris, Editions du C.N.R.S., 1980, 244 p.

Ce nouveau volume, publié sous la direction de Louis Bergeron et Guy Chaussinand-Nogaret, intéresse particulièrement les Bouches-du-Rhône, de la page 143 à la page 258. La tâche a été confiée à l'abbé Paul Gueyraud qui a conduit son enquête avec science et intelligence. 46 familles ont été concernées dont 26 appartiennent à la noblesse d'Ancien Régime, d'une noblesse plus ou moins ancienne ; 18 sont aixoises, 8 marseillaises, 4 arlésiennes, 3 tarasconnaises. La prépondérance aixoise est donc indiscutable. Le passé d'Aix, les épreuves de Marseille pendant la Révolution et l'Empire l'expliquent suffisamment. Les notables que l'abbé Paul Gueyraud désigne comme *possibles* ne sont pas les moins intéressants, qu'il s'agisse de Jean-François-Xavier Benet, qui aura un fils non moins remarquable, du protestant Jean Bruniquel et de Jean-Louis Bethford que Roland Caty a remarquablement étudié dans le fascicule 92 de *Provence historique*. Nous avons noté particulièrement la notice consacrée au colonel de Miollis et, plus encore, celle de Mgr Jauffret qui, en un temps où les reniements furent innombrables, est un modèle de foi apaisée. Bref un ouvrage précieux.

P. GUIRAL.

Yvonne KNIBIEHLER et Catherine FOUQUET, *L'histoire des mères du Moyen Age à nos jours.* Paris, Montalba, 1980, 368 p., nomb. illustr., relié.

Bien qu'il ne porte pas sur la Provence, nous ne pouvons passer sous silence le très bel ouvrage que viennent de publier nos deux collègues d'Aix aux Editions Montalba, car son accueil par la critique a été justement salué comme un événement important dans un domaine historique où les ouvrages sérieux sur ce thème ne sont pas foules. *L'histoire des mères* est longtemps restée un « monde du silence » et d'abord celui des intéressées : jusqu'à une époque récente, les femmes ne témoignaient guère sur elle-mêmes et les hommes n'en ont parlé qu'en fonction de leurs propres préjugés et de la finalité qu'ils attribuaient aux femmes, reproductrices avant tout.

L'ouvrage de Catherine Fouquet et Yvonne Knibiehler, outre la qualité de leur propre synthèse utilisant toute une batterie de méthodes complémentaires depuis la classique analyse de textes jusqu'à l'ethnographie en passant par l'iconographie, présente l'avantage de fournir une documentation de première importance par sa double « illustration » imagée et textuelle, de courts extraits d'auteurs contemporains des faits accompagnant la démonstration et l'étayant.

On s'aperçoit qu'à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, le discours sur la maternité s'amplifie en quantité et dans le ton employé : philosophes,

pédagogues, médecins, hommes politiques, la magnifient non sans intérêt ni ambiguïté. Et le XIX^e siècle a renfermé la femme non seulement dans sa maternité mais encore dans une fonction éducative dont la responsabilité lui était dévolue presque exclusivement, aussi bien par l'Eglise que par la « puériculture ». L'ouvrage aborde encore les problèmes jusqu'à la période la plus récente, et les plus brûlants.

Un ouvrage de référence désormais indispensable sur les problèmes féminins, sur l'histoire de la famille et, d'une façon plus générale, sur l'histoire sociale, qui est en même temps un très beau livre (relié) et agréablement lisible par le grand public.

Marcel BERNOS.

ADRESSES DES COLLABORATEURS

J. ARROUYE, Département d'Arts Plastiques, Université de Provence, Aix.

M. DELPON, Collège de Bouc-Bel-Air, 13320.

D. JASMIN, Institut d'Art, Université de Provence, Aix.

N. LASCAR, Château Noir, route de Gardanne, Aix.

D. LAVAYSSIERE, 3, rue Estelle, 13001 Marseille.

M. MASSONAT, Quartier Grand, 13111 Coudoux.

R. ROQUES, 197, route de Bellet, 06 Nice.